



CLASSIQUES  
GARNIER

« Vie de la Société », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série III*, n° 5 - 6, 1958 – 1, p. 2-8

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12283-8.p.0006](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12283-8.p.0006)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1958. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## Vie de la Société

---

### *Séance de travail du 15 février 1958.*

Le président Maurice Rat, entouré du Bureau, ouvre la séance. Celle-ci présente un intérêt particulier, puisqu'elle évoque les cérémonies de Bordeaux et de Montaigne du 10 juin 1957. Grâce à un ingénieux montage sonore de M. Georges Palassie, l'actif président de la section de Bordeaux et l'organisateur des festivités, les sociétaires qui n'avaient pu participer aux cérémonies commémorant la rencontre de Montaigne et de La Boétie, entendirent la plupart des allocutions prononcées au théâtre de Bordeaux. M. Palassie était représenté lui-même à la séance par sa fille, le D<sup>r</sup> Palassie, dévouée, elle aussi, au culte de Montaigne. M. Maurice Rat, qui a commenté brièvement, mais avec précision, chaque épisode transmis par le montage, se fait l'interprète des sociétaires présents en priant M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Palassie d'offrir à l'éminent animateur bordelais les félicitations et les remerciements des montanistes.

### *Dîner annuel du 14 mai 1958.*

Flaubert disait des *Essais* : « Je ne connais pas d'ouvrage qui incline plus à la sérénité. » Cette sérénité n'est pas éventée, puisque le mercredi 14 mai, au milieu de circonstances politiques tumultueuses, la sagesse de Montaigne se répandait sur la *Société des Amis de Montaigne*, réunie pour son dîner annuel. L'activité de M. Maurice Rat, son président, et de M<sup>me</sup> Maurice Rat, secondée par M. et M<sup>me</sup> Sichère, permet de perpétuer cette heureuse tradition. Rappelons que les précédents dîners ont été présidés par M. André Maurois, de l'Académie française, M<sup>me</sup> Houdard de la Motte, descendante en ligne directe de Montaigne, MM. Pierre Gaxotte, de l'Académie française, et le duc de Lévis-Mirepoix, de l'Académie française. Cette année, c'est au tour de M. Maurice Genevoix, de l'Académie française, auteur de *Ceux de 14*, de *Rabotiot*, des *Mains Vides*, de *La Dernière harde*, et, tout récemment, d'un *Roman de Renard* (éd. des Presses de la Cité) de s'associer, avec M<sup>me</sup> Maurice Genevoix, aux festivités des « Amis de Montaigne ».

M. Maurice Rat, entouré de son bureau, salue le romancier, l'académicien, mais aussi l'ancien Normalien, à qui les succès littéraires n'ont pas fait oublier les réalités de la terre, ni l'amour de la Patrie :

MON CHER PRÉSIDENT,  
MONSIEUR LE DIRECTEUR DES LETTRES,  
MESDAMES,  
CHERS AMIS DE MONTAIGNE,

Dans les années qui précédèrent la première guerre mondiale, un jeune normalien qui avait fait, comme Péguy, de bonnes études au lycée d'Orléans, étonnait ses camarades de la vieille et libérale maison de la rue d'Ulm par son esprit réfléchi, son goût de la mesure et des nuances et l'amour qu'il portait déjà, dans la cité cérébrale des livres, à des écrivains de terroir : c'était Maurice Genevoix, futur agrégé des Lettres, qui consacra sa deuxième année d'École à écrire un mémoire — un de ces mémoires que nos anciens, avec le sourire, appelaient un *définitif* — sur les contes de Guy de Maupassant, mémoire excellent d'ailleurs puisqu'il enchantait le P<sup>r</sup> Reynier, qui était délicat et fin...

Vint la guerre, que Genevoix accepta et fit avec un tranquille courage et d'où il rapporta, blessé, ce livre d'observation sereine et vraie intitulé *Sous Verdun* qu'Ernest Lavisse, directeur de l'École Normale, eut l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie Française, « car il honore, dit-il, notre glorieuse École... »

Et vous savez tous comment, contraint par la Faculté de vivre à la campagne, l'auteur de *Sous Verdun* et de plusieurs autres récits de guerre rassemblés aujourd'hui sous le titre de *Ceux de 14*, écrivit ces romans de nature, *Rabotiot* et *la Dernière Harde*, d'où s'élève, avec le fumet des bêtes, cerfs et lièvres du Val de Loire, dont Genevoix conte le drame quotidien et nocturne, l'odeur de l'herbe, des arbres, des longs prés, des grands bois du pays solognot, des îles blondes, de l'eau, des roseaux et des joncs de la royale rivière, non loin de laquelle se trouve la salutaire « maison des champs » des Vernelles, à Saint-Denis-de-l'Hôtel, d'où part souvent avec sa boîte à pêche ou sa boîte à couleurs l'écrivain, amateur de peinture et de pêche fluviale.

Mon cher Genevoix, je me laisserais entraîner, si je n'y prenais garde, à dire ici — et ce serait long — toute l'admiration que j'ai pour toi, pour cette œuvre si modestement et si parfaitement accomplie, et dont l'Académie a su reconnaître la valeur en faisant de toi, par une élection triomphale, l'un des Quarante ; et à dire, outre mon admiration pour l'auteur d'*Eva Charlebois* et de tant de beaux romans, l'amitié — l'amitié ancienne, toujours nouvelle — que j'ai pour ton indépendance d'esprit, pour ta probité d'âme et pour ton caractère.

Tu as bien voulu, dès que tu l'as pu, accepter de présider ce dîner des *Amis de Montaigne*, et je te remercie, au nom de notre Société, d'être venu ce soir jusqu'à nous.

Je n'ignore pas que tu aimes Montaigne : comment pourrais-tu ne pas l'aimer ? Tu es un sage, comme lui ; et bien des affinités vous unissent : un pareil amour de la vérité et de la mesure dans l'expression du vrai ; une même vue lucide des événements et des êtres ; un commun et naturel amour de la patrie ; une même répugnance de ce qui est extrême, parce que ce qui est extrême est toujours faux. Tu es un moraliste à ta façon, comme Montaigne. Tu détestes comme lui les dogmatiques, les constructeurs, les théoriciens, les planistes, tous ceux qui prennent leurs conjectures pour des certitudes, leurs systèmes pour des assurances. Et, de même qu'il aimait à reposer sa vue, de la

terrasse de Montaigne en Périgord, sur un calme horizon de verdure, tu aimes étendre tes regards aux Vernelles, dans ton Loiret natal, vers les hauts peupliers bruissants qui te confient des secrets de terroir.

Je ne poursuivrai pas le parallèle : il m'entraînerait trop loin... Je te dirai seulement : — Mon cher Genevoix, en ce beau mois de mai, où de ta plume charmante et un peu fée, sort un chef-d'œuvre, ce *Roman de Renard* si personnel, frémissant des mystères de la vie animale et d'un humanisme éternel, les Amis de Montaigne te savent gré et s'honorent que tu aies pu présider ce dîner, et que Madame Maurice Genevoix leur ait fait la grâce de t'accompagner.

J'aurai garde d'oublier la présence parmi nous de M. Jacques Duron, directeur des Lettres au Ministère de l'Éducation Nationale, à qui rien de ce qui touche Montaigne n'est étranger, et qui le montre une fois de plus ce soir par sa présence comme il nous l'a montré l'autre printemps, en représentant le Ministre aux cérémonies bordelaises du Quadricentenaire.

M<sup>me</sup> Houdard de La Motte, notre présidente d'honneur, la descendante de Montaigne ; M<sup>me</sup> Henriette Psichari-Renan, secrétaire générale de l'hebdomadaire *L'Éducation Nationale* ; M<sup>me</sup> Soreau, fille de mon éminent et vénéré prédécesseur Abel Lefranc ; M<sup>me</sup> Albert Dauzat ; M. Georges Palassie, membre de notre Conseil et président de la section de Bordeaux ; M. Richard Chapon, administrateur de *Sud-Ouest*, m'ont prié de dire leur regret de ne pouvoir ce soir être des nôtres. Et le docteur Palassie, la spirituelle fille de notre ancien camarade du 45, rue d'Ulm, a tenu à remplacer son père empêché.

A son tour, M. Maurice Genevoix, tantôt souriant, tantôt ému, évoque son amitié ancienne, et toujours jeune pour Maurice Rat, son camarade de l'École Normale Supérieure. Il a été un brillant étudiant, certes, et l'a prouvé notamment par un diplôme sur les Romains de Maupassant. Mais, plus que les études, c'est l'expérience de la vie, qui l'a conduit à aimer Montaigne, son indépendance, son jugement sûr, son patriotisme éclairé. Montaigne a été pour lui non seulement le compagnon des heures de loisir, près de la « boîte à pêche », mais des jours d'affliction. Comment ne pas évoquer cette promenade solitaire de 1940, après le désastre, où la lecture des *Essais* apporta non pas l'oubli, ni l'insensibilité, mais le réconfort de la réflexion et l'appui de la sagesse ?

Comment aussi de cette colline de l'Aveyron, brûlée par le soleil et crissante de cigales, ne pas s'élançer par le souvenir vers une autre colline, déchiquetée par les obus, la colline des Eparges ? Avec une simplicité poignante, qui étirent l'assemblée, Maurice Genevoix rappelle comment son unité de 120 hommes se trouva réduite à 17, qu'un dernier obus anéantit. Seul survivant, sur ce sol jonché de cadavres et de blessés, apprenant par surcroît la mort de son meilleur ami, parmi les rafales de l'artillerie, le vacarme déchainé de la bataille, Maurice Genevoix eut soudain la vision de la province natale, commune avec l'ami disparu : les vastes blés de la Beauce, ondulant comme une mer, les bancs de sable dorés de la Loire, le frémissement des osiers sous le vent, tout ce qui est doux et familier dans la vie, se substituèrent un instant au combat inhumain. Montaigne, lui aussi, aimait cette vie faite de paysages, de travaux simples exécutés avec amour. En Gascogne, comme au Val-de-Loire, le même amour de la France anime les cœurs.

Aussi est-il légitime de rapprocher les hommes comme les provinces, de passer de Montaigne à Péguy, dont les vers ornent la conclusion de M. Maurice Genevoix.

La magnifique improvisation de Maurice Genevoix, si elle peut être reconstituée par son auteur, sera publiée *in extenso* dans notre *Bulletin* 7 (juillet-septembre 1958).

Quarante-six convives assistaient au dîner, donné comme d'habitude à l'hôtel Lutétia :

M<sup>lle</sup> Marie-Louise Autexier, M. Barrault, M<sup>lle</sup> Barrault, M. Bermond, de *Sud-Ouest*, et M<sup>me</sup> Bermond, M. Camoin, M. Robert Cazalas, le D<sup>r</sup> Chauvois, M. Jacques Duron, directeur des Lettres au Ministère de l'Éducation nationale, M. l'amiral Galleret, M. Maurice Genevoix, de l'Académie française, et M<sup>me</sup> Maurice Genevoix, M<sup>me</sup> M. Guénard, M. G. Guichard et M<sup>me</sup> G. Guichard, M. Alain Guillermou, rédacteur en chef de *Vie et Langage* et M<sup>me</sup> Alain Guillermou, M. Pierre Dumoulin de Laplante et M<sup>me</sup> Pierre Dumoulin de Laplante, M. Claude Dumoulin de Laplante, M. Jean Lallemand, M. le colonel Lecocq, M<sup>me</sup> Marquigny, M. et M<sup>me</sup> Maupoint, M<sup>me</sup> Meynier, M. Pierre Michel et M<sup>me</sup> Pierre Michel, M. Léon Petit, le comte de Puymège, M. et M<sup>me</sup> Maurice Rat, M<sup>me</sup> Jean Renaud, M<sup>lle</sup> Nicole Renaud, M. et M<sup>me</sup> Marcel Roy, M. et M<sup>me</sup> Stéphane Sichère, M. et M<sup>me</sup> Robert Siohan, petite-fille de Renan, M<sup>me</sup> Souvarine, M. et M<sup>me</sup> Roger Trinquet, M. Robert Vallée.

*Séance du 17 mai 1958.*

Le Président exprime d'abord la satisfaction profonde de tous les Sociétaires qui prirent part au dîner annuel et eurent le bonheur d'entendre la chaleureuse et émouvante improvisation de M. Maurice Genevoix, de l'Académie Française. Puis il donne la parole à M. Léon Petit, érudit poitevin, pour une communication sur Louis Chasteigner, seigneur d'Abain et de la Roche-Posay, ambassadeur à Rome depuis 1575, diplomate, humaniste et ami de Montaigne, dont nos lecteurs trouveront le texte dans ce bulletin.

MM. Rat, Trinquet, Chauvois, ajoutent quelques remarques en marge de la communication de M. Léon Petit, dont ils soulignent l'intérêt.

*Séance du 14 juin 1958.*

Le Président Maurice Rat ouvre la séance en produisant une lettre de M. Palassie, qui fait espérer pour 1959 ou 1960 une réunion internationale d'amitiés montaignistes à Bordeaux, puis il donne la parole à M. Roger Trinquet pour une communication sur *Montaigne et l'esprit de famille*.

« N'est-ce pas une des idées favorites de l'auteur des *Essais*, observe en commençant M. Trinquet, qu'on juge toujours mieux un homme chez lui, parmi les siens, dans l'abandon de la vie quotidienne que d'après les masques contradictoires qu'il revêt successivement au camp, au Palais ou à la Cour ?

L'*esprit de famille* ! On peut discuter sans fin sur le sens précis qu'il convient de donner à cette entité. Une chose, pourtant, demeure sûre : elle est au centre de tous les problèmes relatifs à la vie privée.

En face de *l'esprit de famille*, quelle est la position de Montaigne, quelles sont ses opinions, quel fut son comportement ? Un élément de comparaison ne sera pas inutile, surtout si nous le cherchons dans la proche famille de notre moraliste. Le sympathique Pierre Eyquem — le père de Montaigne — apparaît, lui, comme la véritable incarnation de *l'esprit de famille* : cœur d'or, véritable providence pour tous les siens, c'est un mari, un père, un frère incomparables ; cela va si loin que, lorsque l'intérêt de la tribu est en jeu, cet homme doux et pacifique ne se connaît plus : il peut alors rudoier les évêques ou bien — en une journée qui dut compter dans les annales de la ville — braver le gouverneur de Bordeaux et les Conseillers du Parlement... Ses dernières volontés contiennent une admirable exhortation à la concorde familiale.

Montaigne montra-t-il jamais, sur le point qui nous occupe, une ardeur et un rayonnement pareils ? Il paraît difficile de l'admettre. Mais ce développement imparfait de l'esprit de famille chez Montaigne s'explique par de multiples raisons : inactivité prononcée, nonchalance entretenue, sénécisme intempestif. Mais, plus que tout, ce qui l'empêche de rivaliser avec son père en ce domaine, c'est son envergure intellectuelle, ses goûts d'esthète, sa nature de penseur. On ne peut rêver meilleure créature que Pierre Eyquem, mais c'est un être tout d'une pièce, sans profondeur, sans « arrière-boutique » — lui, ce fils de commerçant !

Michel, par contre, présentera toutes les entraves, toutes les inhibitions, qu'entraîne, chez un homme apparemment comme les autres, la présence encombrante du génie.

Que *l'esprit de famille* ait du mal à s'exercer normalement chez celui qui est foncièrement différent des autres, voilà qui ne saurait faire de doute. Son entourage ne peut le goûter en ce qu'il a d'exceptionnel. « Tel a été miraculeux au monde, lisons-nous dans les *Essais*, auquel sa femme et son valet n'ont rien vu seulement de remarquable. » Et le philosophe de constater que, chez lui, « on tient pour drôlerie de le voir imprimé »... De son côté, avec son don royal de psychologue, il ne discerne que trop les travers et les mesquineries de ses familiers : « En moi, avoue-t-il, la proximité (= la proche parenté) n'allège pas les défauts, elle les aggrave plutôt. »

Dédaigné — ou, tout au moins, insuffisamment apprécié — l'artiste, le penseur a naturellement tendance à prendre ses distances, à disposer un écran protecteur entre lui-même et cet entourage volontiers envahissant, et qui lui prend plus qu'il ne lui apporte. Pour Montaigne, les moyens d'évasion seront la Tour et le Voyage : la Tour, où il grimpe si volontiers, et dont il se félicite qu'elle soit un peu écartée et incommode et que, de la sorte, elle éloigne mieux de lui « la presse » ; le Voyage, — non pas ces petits déplacements de quelques jours ou de quelques semaines ! — mais le périple lointain et prolongé qui lui fournit au maximum le dépaysement et le déracinement auxquels il aspire.

Est-ce à dire que Montaigne serait entièrement étranger à *l'esprit de famille* ? Affirmer cela constituerait une nouvelle erreur. Ce soi-disant indifférent n'a-t-il pas le culte des ancêtres ? Et l'affection si chaude qu'il conserve à son père, par delà le trépas, est loin d'être seulement platonique : pour complaire à ce père chéri, il traduira l'ennuyeuse *Théologie* de Raymond Sebond ; il entrera sans goût dans la magistrature ; il prendra femme en un moment où — de son propre aveu — il se

sentait fort peu enclin au mariage ; enfin — lui qui a horreur de ce genre de « négoce » ! — il s'efforcera de bien gérer son domaine en s'inspirant de l'exemple paternel. Et s'il achève la construction d'un bâtiment « mal dolé », si nous le voyons acquérir une forêt et quelques terres, c'est — n'en doutons pas — pour répondre aux souhaits du disparu. C'est que Montaigne est l'homme de la fidélité : il professe, jusqu'au scrupule, le respect des pactes. Les engagements et les charges qu'entraîne la vie de famille le font pester parfois, mais il s'y soumet finalement, et mieux qu'on ne pourrait le croire. La dissimulation lui fait horreur : « Je m'ouvre aux miens tant que je puis », écrira-t-il.

Si l'on relit sans prévention le bel essai *De l'affection des pères aux enfants*, où se trouvent énoncées de grandes vérités psychologiques et pédagogiques, on s'aperçoit que, chez Montaigne, une sensibilité très fine se cache derrière le masque trompeur de l'indifférence stoïcienne. On y voit poindre ce regret que par fierté le philosophe n'a pas voulu exprimer ouvertement, celui d'avoir été privé d'un fils auquel il aurait appliqué avec ferveur ses principes sur l'*institution* des enfants.

Comment se comporta-t-il avec les divers membres de sa famille ? Parfait avec son père — l'être qu'il a le plus aimé après La Boétie —, Montaigne semble avoir nourri des sentiments plus réticents à l'égard de sa mère ; mais celle-ci — Paul Courteault l'a démontré — n'était pas une femme commode, et son caractère, ombrageux et rancunier, n'offrait guère d'affinités avec celui de son fils aîné. Neveu respectueux et empressé, cousin accommodant — plusieurs arbitrages sont là pour le prouver —, Montaigne s'est-il montré un bon mari ? Il serait injuste, sur ce point qui reste très controversé, de ne pas accorder au philosophe le bénéfice du doute... Père indulgent d'une fillette fragile, il semble approuver l'extrême douceur de sa femme envers l'enfant. A l'égard de ses frères et sœurs enfin, Montaigne, que l'on sache, n'a jamais failli à ses devoirs de chef de famille. Il s'efforça de tirer de l'hérésie, pour qu'ils ne fissent point « bande à part » son frère Thomas de Beauregard et sa nièce Jeanne de Lestonnac, laquelle, retournée au giron de l'Église par son entremise, gravira bientôt les degrés qui mènent à la sainteté. Quant à son jeune frère Bertrand de Mattecoulon, dont il surveille l'éducation, qu'il emmena avec lui en Italie et qu'il introduisit auprès d'Henri de Navarre, il montra pour lui, assurément, la sollicitude d'un père.

Au terme de cet examen trop rapide mais que nous croyons impartial, nous concluons qu'il serait peu équitable de dénier à Montaigne tout esprit de *famille*. On pourrait, certes, en isolant un certain nombre de textes des *Essais* broser le portrait d'un Montaigne égoïste, toujours replié sur soi et sans contact vivant avec son entourage ; mais cette image, à coup sûr, ne correspondrait pas à la réalité, elle serait, au moins, trop sommaire. Si le moraliste ne présente pas cette générosité dans le don de soi, dont son père fournissait une si belle illustration, c'est justement — on l'a vu — qu'il était un bien autre homme que ce père pour qui le cadre familial comblait toutes les aspirations.

A ceux qui seraient plus exigeants et que ne contenterait pas cet *esprit de famille* réel mais mesuré, on peut en tout cas répondre : « Si Montaigne ne s'était pas tenu un peu à l'écart, un peu « en marge » des siens, s'il avait combattu jusqu'à la faire disparaître, cette *introversion* qui le poussait vers la solitude de sa Tour, sa famille aurait peut-être

applaudi aux bons offices d'un mari plus empressé, d'un parent plus diligent, mais, nous, nous y aurions perdu les *Essais* ! »

M. Maurice Rat félicite M. Roger Trinquet de cet exposé si érudit, si neuf en bien des points et si finement nuancé.

Il a plaisir à annoncer à la Société l'élection du fervent montaniste qu'est notre secrétaire général, M. Georges Guichard à l'Académie de Chirurgie dentaire, et à déposer aux archives de la Société une étude d'un de nos membres, M. Dujarric de la Rivière, directeur adjoint de l'Institut Pasteur, sur *Montaigne et la médecine*.

Après avoir annoncé l'adhésion à la Société de plusieurs nouveaux membres parisiens et bordelais, il salue celle de M<sup>lle</sup> Hermesse, étudiante de l'Université de Liège, qui prépare un mémoire sur « l'Imagination dans le style des *Essais* ».

